

LES PETITS GRIS

Cyrielle Mineur

Éditions ThoT
Roman

Cyrielle Mineur travaille dans le domaine de la comptabilité et du droit. Ce monde cartésien est pour elle un cadre d'exigence et de rigueur, en quelque sorte un exercice de vie. Cependant, elle aime passionnément la littérature et toutes les formes d'art, avec une prédilection pour le dessin et la peinture. Ces univers sont pour elle nécessaires à l'équilibre de sa vie. Son premier roman *Les petits gris* est l'aboutissement d'une volonté ancienne d'écrire. Le sujet s'est imposé à elle comme une évidence.

NOUS ÉTIONS TOUS DES PETITS GRIS, des êtres transparents, sans personnalité, inhibés et dans la crainte.

Il avait su instaurer un régime de terreur. Nous le subissions sans pour autant pouvoir le nommer.

La peur et l'oppression comme mode de management, curieux mélange. Cela fonctionnait pourtant.

Chacun devenait tout à la fois, la victime et le bourreau. Victime du système, bourreau de ses subordonnés. Et puis il existait les sauveurs, ceux qui semblaient vous apprécier mais qui en fait étaient au service du DGR (Directeur de la grande région) et dont l'objectif était de récupérer des informations pour les transmettre à une direction générale. Ces personnes ne s'intéressaient à vous qu'à partir du moment où vous étiez supposés « dysfonctionner » : désaccord explicite avec la direction, congé maladie ou autres faits considérés comme une trahison par la hiérarchie.

Tout était alors mis en œuvre pour sonder votre âme et connaître vos objectifs.

À force de vouloir tout maîtriser, cela avait fini par générer au sein de la structure un phénomène de crainte et de délation, de mensonge et de réactions irrationnelles.

Dans les agences, les collaborateurs craignaient d'être sur

écoute et finissaient par se terroriser eux-mêmes lorsqu'un événement inattendu survenait. Dans cette ambiance paranoïaque, il était difficile de dégager les faits réels de ce qui n'était que le fruit de notre imagination.

MA SŒUR

MA SŒUR DÉMÉNAGEA EN NOVEMBRE 2007, elle passa deux jours entiers à nettoyer l'appartement de Labelvil. Elle voulait récupérer l'intégralité de la caution mais c'était aussi pour elle un moyen de se laver définitivement, de tout rendre propre et net avant de quitter les lieux.

Elle qui détestait le ménage et tous les travaux d'intérieur était capable de dégager une énergie considérable à astiquer le plancher et à nettoyer les murs d'un appartement déjà propre.

Cela l'avait soulagée momentanément mais il lui avait fallu plus de temps que cela pour réapprendre à vivre.

La survie était devenue pour elle un mode de fonctionnement avec ses avantages et ses inconvénients. Le mérite principal de cet état de fait était de l'empêcher de penser.

Se mettre en danger pour exister était le plus sûr moyen de réaliser un pied de nez à la vie.

Pendant toute son enfance, ma sœur avait flotté entre une réalité ennuyeuse ou détestable et un imaginaire nécessaire à sa survie. De trois ans mon aînée, Laetitia était une belle jeune femme, grande et élancée. Ses cheveux auburn encadraient un

visage pâle duquel ressortaient ses yeux de couleur perse. Elle s'exprimait d'une voix douce avec simplicité et retenue. En opposition à ses parents, elle se fit faire un tatouage, pour ses dix-huit ans, en forme de *taiji tu*, symbole de la dualité yin-yang.

Elle avait acquis au fil du temps une capacité à se déconnecter du monde, de son environnement pour se protéger et supporter les situations difficiles sur lesquelles il lui était impossible d'agir.

Ce mode de fonctionnement enfantin lui avait probablement évité de développer des névroses, mais plus tard cela avait fini par lui jouer quelques mauvais tours.

C'était ainsi que jusqu'à un âge avancé, proche de la trentaine, elle n'avait pas pris conscience des mesquineries et des petites choses dont notre monde est fait. Sa naïveté, son tempérament calme et des réactions secondaires l'avaient jusque-là protégée. La méchanceté ne l'atteignait pas, elle ne la voyait pas. La jalousie était pour elle un sentiment inconnu et de ce fait elle ne pouvait imaginer que les autres puissent en être imprégnés. Elle agaçait ceux qui tentaient de l'atteindre par leur perfidie, qu'elle était incapable de percevoir. En conséquence, elle paraissait très forte mais en réalité elle s'imaginait tous ces êtres beaucoup plus intelligents qu'elle. Leurs comportements l'étonnaient toujours et en particulier cette capacité à attacher de l'importance à des choses qui la dépassaient.

Au divorce de nos parents, à l'âge de douze ans, elle avait pris conscience que quelque chose clochait. Il lui manquait cet accompagnement dont on bénéficie inconsciemment, et qui nous aide à nous construire. Ce regard sécurisant posé sur nous, qui nous permet de réaliser nos premiers pas.

Cette chaleur humaine que nous percevons autour de

nous et qui s'appelle l'amour. Ma sœur ne le savait pas, elle ne l'avait pas rencontré, et en conséquence cela ne lui manquait pas. Cependant, elle avait conscience que quelque chose qui naturellement aide l'individu à se construire n'appartenait pas à son éducation. Quoi exactement, elle n'en savait rien.

Elle n'avait certainement pas imaginé que cela puisse être le regard vigilant et affectueux de nos parents. Elle supposait que dans certains modes d'éducation, il existait des maîtres ou des individus qui vous accompagnaient mieux que d'autres parce qu'ils comprenaient comment nous fonctionnions et que cela n'avait pas été le cas pour elle. Elle en avait déduit que la vie ne serait pas facile et qu'il lui faudrait avant de pouvoir l'aborder, apprendre à se construire.

Elle restait donc étrangère à sa vie.

Elle commença à pouvoir agir sur son devenir le jour où elle fut contrainte de quitter la maison familiale à la demande de notre mère et de notre beau-père.

Ma sœur avait dû trouver dans l'urgence un appartement pour pouvoir se loger.

Elle rechercha donc à Nancy, sa ville natale, un F2 à loyer accessible. Après plusieurs visites, elle signa pour un appartement situé derrière la cathédrale dans une petite rue qui, quelques décennies auparavant, était considérée comme le quartier malfamé de Nancy. Aujourd'hui restauré, ce quartier semblait calme avec ses épiceries musulmanes mais il avait surtout l'avantage de se situer quasiment au centre-ville. Elle s'y installa donc, dans un premier temps, avec une colocataire.

Cependant, rapidement et en raison d'un mode de vie divergeant, elles décidèrent que la colocation n'était pas la solution.

Annie vivait la nuit et ma sœur remplissait ses journées, pleines à craquer entre son travail, ses études du soir et le temps qu'elle me consacrait. Elle voulait rattraper le temps perdu, ce *no man's land*, qui jusqu'à vingt ans l'avait empêchée de se prendre en main. Aujourd'hui elle compensait son mal-être par une suractivité boulimique. Levée à six heures du matin, elle entamait sa journée de travail à huit heures, quittait son travail à dix-sept ou dix-huit heures pour reprendre des cours du soir qui se finissaient à vingt-deux heures. À vingt-deux heures trente, vingt-deux heures quarante-cinq, enfin de retour, elle me trouvait bien souvent chez elle en train d'étudier avec un ou plusieurs copains de ma promotion. Elle s'occupait alors du repas et cela lui donnait le sentiment d'avoir quand même une famille. Et puis, fatiguée, elle s'endormait comme une masse pour repartir sur le même rythme le lendemain matin. Elle ne supportait pas la solitude et de ce fait elle acceptait généralement de participer à nos fêtes d'étudiants même si elle s'y ennuyait.

Elle trouvait le moyen de s'y rendre utile et surtout cela l'empêchait de souffrir de son isolement.

Elle côtoyait beaucoup de monde et était toujours d'une humeur joyeuse. Elle faisait preuve d'humour, et il était difficile d'imaginer sans la connaître à quel point elle était seule.

C'est ainsi qu'elle s'occupait de moi, et je profitais de sa disponibilité pour la laisser prendre en charge les repas et mon linge. Pendant quelques mois, nous avons pris l'habitude avec plusieurs amis de nous rendre au cinéma le dimanche soir, elle venait avec nous et je pense que cela lui fit le plus grand bien. Elle s'accordait ainsi quelques moments pour elle.

UNE LUMIÈRE

DE CETTE PÉRIODE DE MA VIE je ne conserve que quelques souvenirs. Le plus prégnant est probablement la lumière de l'appartement que je distinguais en rentrant de mes cours du soir lorsque mon frère restait pour le repas. Je me sentais alors protégée et en sécurité, quelqu'un s'occupait de moi. C'était un mensonge, mais tout de même, j'étais chez moi et l'on m'attendait pour le repas.

Il est difficile d'imaginer le sentiment que peut faire naître la vue de la lumière émise par un lampadaire d'un appartement alors que je rentrais le soir à pied d'une rue qui baignait dans l'obscurité. Je n'avais pas peur, la nuit m'était familière, je l'acceptais mieux, occupée à marcher plutôt qu'être seule dans mon appartement.

Mais lorsque je distinguais de la rue un appartement ou une maison éclairée, je m'imaginai des êtres vivants, des familles. J'aurais voulu savoir comment ils vivaient. J'étais persuadée que ces êtres-là devaient être heureux. Alors en rentrant tard le soir, lorsque je voyais la lumière de mon domicile, je me disais que pour moi aussi cela était vrai. Je me souviens pendant cette

période m'être demandée ce que pouvait être le bonheur et comment je pouvais définir mon état.

Je ne me considérais pas comme malheureuse et en conséquence je supposais être heureuse même si la vie me semblait difficile. Il m'arrivait souvent de me poser cette question lorsque je marchais dans la rue, et j'ai encore ces instants présents en mémoire. Ces pas lourds, cette fatigue de tout le corps et ce sentiment que, quand même, ce n'était pas si terrible et que probablement le bonheur n'est que l'absence de malheur.

Il faut dire que la difficulté de ma vie provenait en partie du retard pris.

Le fait de vouloir rattraper ce retard produisait immanquablement du stress. Il me fallait, chaque année, rattraper une année. Deux ans en un, cela devenait compliqué. Je me fixais des objectifs et je pensais qu'une fois ceux-ci atteints je pourrais enfin commencer à vivre.

Les années se sont donc succédé en même temps que finissait par se construire ma vie de femme. Cependant, ce temps perdu, ces vingt premières années me faisaient défaut. Lorsque je croyais enfin être sortie de l'ornière, avoir obtenu le poste que je souhaitais, avoir atteint un niveau d'études très satisfaisant, avoir négocié un salaire convenable, avoir organisé ma vie comme je le voulais, soudain il m'apparaissait évident que quelque chose clochait. Quoi ? Impossible à dire. Ce devait être probablement moi qui posais problème puisque je n'arrivais pas à me satisfaire et à être fière de ce que j'avais enfin obtenu après tant d'efforts.

Une dimension de la vie m'échappait toujours et c'était celle du bonheur.

Je remplissais ma vie mais il lui manquait une amplitude. Je ne respirais que par à-coups et manquais d'oxygène. De peur

de me perdre, je m'étais construit une vie raisonnable, sensée, structurée, mais qu'elle soit ainsi ou autrement ne changeait rien puisqu'elle m'était étrangère. Afin d'échapper à ce malaise, je reprenais alors ma quête d'exigence, d'objectifs, de challenges. Nouveau travail, nouvel appartement, nouveau diplôme. Deux ans après, la situation redevenait analogue, rien n'avait changé.